

# L'Égalité

## DE ROUBAIX-TOURCOING

### LE REVEIL ECONOMIQUE

## NOTRE ENQUÊTE SUR LA VIE CHÈRE

Ce que dit Paul FOUCAUT, conseiller général, administrateur-délégué de l'Union des Coopératives de l'Arrondissement de Douai. ...

Nul n'était plus qualifié que notre ami Paul Foucaut, administrateur-délégué de l'Union des Coopératives de l'Arrondissement de Douai pour nous donner une vue d'ensemble sur la hausse du coût de la vie dans cette région.

Les chiffres que vous avez donnés sont rigoureusement exacts. Ils sont vrais pour Lille — ils le sont aussi pour notre région.

Le prix de la vie est en hausse partout et cette crise que nous traversons est l'attribue principalement à la dépréciation de notre franc.

Pourtant, elle a d'autres causes, le protectionnisme outrancier du Ministère de l'Agriculture par exemple.

Les décrets Chéron doivent être en grande partie rendus responsables de la situation difficile dans laquelle nous nous débattons.

Ainsi voici à peine un an le blé se vendait entre 32 et 55 francs les 100 kilos. Il atteint aujourd'hui 83 et 90 francs. Comme conséquence la farine payée alors 83 fr. se vend 117 fr. — et le pain vendu 0 fr. 85 le kilo est payé 1 fr. 10 à Sin-le-Noble — et 1 fr. 20 à Douai.

Notons tout de suite que le prix inférieur de Sin-le-Noble est dû à la concurrence de la Coopérative dont doivent tenir compte les boulangers.

En ce qui concerne les matières grasses, huiles, savons, nous supportons une hausse aussi sensible d'où évidemment la faiblesse de notre change mais aussi à l'accaparement du marché des matières grasses par nos amis les Anglais.

Le savon nous doit le se fait chez nous une grosse consommation, et que l'on vendait 1 fr. 15 le kilo au détail coûte aujourd'hui 1 fr. 85 — et remarquez que le détail ne fait aucun bénéfice possible.

Les huiles comestibles dites d'arachide qui nous avait coûté un an, à 250 fr. les 100 kilos, se paient aujourd'hui 415 fr. Il en est de même pour les saindoux qu'on achetait il y a un an 370 fr. les 100 kilos et qui coûtent aujourd'hui 560 fr.

Les beurres et en général toutes les denrées fermières sont vendues à un prix que nous n'avions pas connu depuis 1920. On se connaît les raisons.

Sur les marchés de Normandie, le 23 février, le prix du beurre extra est monté à 17 fr. 50 le kilo. La hausse est due aux ramasseurs — anglais qui, le même jour, à Valognes ont payé le beurre jusque 20 fr. le kilo. Favorisés par le change nos alliés et amis enlèvent sur nos marchés la qualité supérieure qui devient inabordable pour nos consommateurs.

Faut-il parler du sucre et de ses dérivés (bonbons — candis — confitures et biscuits).

A propos d'un récent scandale, la question a été trop bien posée pour qu'il soit nécessaire de revenir sur les causes qui ont déterminé cette hausse. L'opération est honnête — droits non compris — 130 francs au mois d'octobre et qu'il vaut 305 francs au marché à terme de Paris du 1er mars. Les denrées dérivant du sucre ont subi une hausse proportionnelle.

Le café n'a pas échappé à la hausse, coté à 175 francs il y a six mois, il est aujourd'hui à 250 francs.

Voilà pour l'alimentation. En ce qui concerne l'habillement, c'est une branche aussi de nos coopératives. L'augmentation des prix a été plus forte encore.

Il y a un an le marché du Havre cotait les colons aux environs de 250 fr. Les cours atteignent aujourd'hui près de 600 fr. Cette hausse se fait progressivement sentir sur tous les tissus à mesure de réapprovisionnement. Ainsi, les calicots qui se vendaient en qualité courante 1 fr. 50 le mètre ont atteint 3 fr. Les autres tissus de l'habillement ont suivi la même progression de prix. Pour la laine, la qualité extra-S. M. payée en août 1922, 28 fr., elle atteint au 1er mars 41. Le kilo.

Tout est touché par la vague de hausse. Tenez, les articles de ménage. Deux hausses de 20 % sont venues frapper tous les galvanisés, une hausse de 25 % a atteint l'émail. La faïence, la porcelaine, n'ont pas été à l'abri. Les prix sont augmentés de 15 %.

Et tout cela va-t-il durer ? Qui le sait ! Une chose est certaine, nous allons revivre une période aussi triste que celle de 1920-1921 où il était impossible aux travailleurs de se procurer avec des salaires normaux une alimentation rationnelle. Nous retournerons à grands pas vers cet état de choses désastreux.

Et la faute en est elle seule ? — A une mauvaise politique extérieure, le républicain, au protectionnisme du Bloc National et au mauvais état du change. C'est à tout cela qu'il faudrait remédier. Si on ne veut pas le faire, que l'on ne s'étonne pas si devant les fluctuations excessives des prix de la vie, les travailleurs incapables de nourrir leurs familles, ont recouru à des mouvements violents... On les y pousse.

GONIAUX, député du Nord, préconise l'union étroite des travailleurs et l'organisation méthodique pour vaincre les exploités. ...

Alors que voici un an le coût de la vie avait une tendance à la baisse, nous assistons, depuis quelques mois, à la hausse, désordonnée, du prix de toutes les choses nécessaires à l'existence.

Les causes, il faut les rechercher dans la politique nationale et internationale pratiquée par les gouvernements, aggravée par les manœuvres des trafiquants, des accapareurs et spéculateurs de haut vol.

La haute merçante peut en prendre son aise et opérer impunément.

La Chambre du Bloc National n'a-t-elle pas ouverte la porte à ces abus criminels, en abrogeant, l'an dernier, les dispositions spéciales tendant à réprimer la hausse illicite en matière commerciale.

Et puis, n'assistons-nous pas à une véritable comédie de justice, d'instructions ouvertes contre des spéculateurs qui durent des mois ou des ans, pour aboutir, le plus souvent, à un non-lieu.

En attendant, c'est la masse du peuple, ouvriers, employés, retraités, petits rentiers, qui souffrent de cette situation.

Même, comme cela a été le cas pour les mineurs hier, si une augmentation de salaire est arrachée au patronat, bien vite les prix des objets nécessaires à l'existence rebondissent en hausse et ainsi nous tournons toujours dans un cercle vicieux.

Ce sont là les beautés du régime d'exploitation capitaliste que nous, socialistes, ne cessons de dénoncer.

De nos jours, producteurs et consommateurs sont la proie d'une poignée de spéculateurs, d'intermédiaires inutiles, qui prétendent faire fortune en peu de temps, au détriment de la masse du peuple.

Quand donc celui-ci voudra-t-il comprendre et agir autrement que par la démagogie, que par des manifestations bruyantes et sans lendemain ?

Quand donc comprendra-t-il que c'est seulement par l'union de tous les travailleurs et l'organisation méthodique, éloignée des divisions misérables, qu'il pourra plus certainement vaincre toutes ces exploitations.

Charles GONIAUX, Député du Nord.

Muse Lilloise ACTUALITES

Compt' la d'ssus... te verras la Péesse !!!

Air : Mont' la d'ssus tu verras Montmartre

D'puis la guerre, dins cheull' ville, On n'voit qu' des mécontins, La vie d'dient difficile Et don' bien des tourments : On a point l'oeu in fièle D'vant cheull' situation, Tout coté les yeux de la tête, C'est em' vrai' punition... Et s'batir in Espagne, Des cailloux par l'airin, C'est bien bat' la compagnie, J'crois qu'min l'rain l'a réfléchir ;

REFRAIN Compt' la d'ssus... compt' la d'ssus... Compt' la d'ssus tu verras la Péesse... Te culras dins un jus Bien avant qu'on supprime les abus ! — Si c'est long... — Ça va bon... Et surtout n'in fais point si cha presse, Car, vant d'vir cha, C'est probab' qu'on verra Desch'nt' la Péesse.

— II — Pour la gar de passage Combien d'nos bons Lillois Ont fait du mal-ménage, Ch' qu'on n'vra bien des fois, Les projets sont in-route, Un jour il s'infinont, Mais avant, on sin doute, I' passe-t d'issu sous le pont, Mais com' ça r'vient sans cesse, Com'm' de l'oeupe à l'ongnon, Pou' ch' qu'che intéressé J'réponds par min l'rain d'canchon.

— III — Combien d'pins dins l'misère Attenté d'ins quatre an, Les p'tits domnich's de guerre... Parfois quelques chins d'françus... Comme ch' est, protéitaires, On par' m'm' tous desotés, Tandis qu' les millionnaires Ont touché les premiers : L'émiséré, qui s'in'asse, Bouppéte av'c raison, Chaque fois que l'facteur passe, Il espér' intint' sin nom... — IV — L'un veut qu' on rétablishe Les cartes à ch' sous, L'aut' s'ocbe à dev'nir riche, Ch'rien n' est sans d'ssus d'écous... Parc' qu' n'trouv' point dins Lille Un saul log'mint' v'çant Gramint' d'ins s'ont de l'billé, Cha n'a rien l'échantant, La mode est aux promesses, Ch' l'ariqu' n'a coté... en, Cha, l'homme aux poltesses, Qu' pourr' vous faire un pruséou, Auguste LABBE.

## CEUX QUI FONT LES JOURNAUX



Il me souvient que mon ami et collaborateur Marcel Polvoent nous a initiés ici même, à la vie des journaux et vous a promis dans les colonnes de notre métier, c'est-à-dire dans les ateliers, l'imprimerie, la clicherie et les services d'expédition.

Est-ce par modestie ? Il a négligé de vous parler de ceux qui font les journaux. Je vais combler cette lacune en vous situant quelques types de journalistes et, en vous les montrant, non pas tels que vous vous les imaginez — c'est une horrible biague de dire : le style, c'est l'homme — mais tels qu'ils sont.

Il y a, d'abord, — à tout seigneur tout honneur — le rédacteur en chef. A la réflexion, je préfère, d'ailleurs, ne pas vous entretenir de ce haut personnage. Si flagorne, on dira que j'y suis intéressé. Si flagorne, si flagorne, si flagorne. Avec mes pairs, je serais plus à l'aise.

Voici, armé de ses ciseaux et flanqué de son pinceau à colle : le secrétaire de la rédaction. On dit que les Français ignorent la géographie. Pas celui-ci en tout cas. Les agences Havas, Radio ou Fournier lui télégraphient de n'importe quelle commune du monde, si infime soit-elle, en cinq-sec, il vous aura dit si cette commune est bulgare, grecque, arménienne ou tchéco-slovaque. Il sait donc la géographie, mais il a une autre particularité : il a mauvais caractère. Bousculé par l'heure, par les nouvelles, par les rédacteurs, par la publicité, par le metteur en pages, il bouscule les autres, à son tour, et c'est bien naturel. On l'en... guirlande, on le maudit, parce qu'il est, en quelque sorte, l'adjutant du journal. Quand il meurt, invariablement, tout le monde le pleure et rend hommage à son labeur obscur, à sa conscience professionnelle, à ses qualités de cœur et d'esprit. C'est un martyr et un méconnu.

Mais, passons à l'armée des chroniqueurs. En tête, voici le chroniqueur militaire qui signe héroïquement le « Général Z » ou le « Maréchal Y ». Il traite de la mobilisation, de la guerre, de la Ruhr, du désarmement général, de l'armée rouge de Protsky, avec une compétence admirable et qui étonne. En lisant ses articles écrits dans le style sec et nerveux, cher à Napoléon, vous dites : « ce doit être un rude officier ! » c'est presque toujours un malingre ou un réformé. Il s'est spécialisé dans les questions militaires — parce que les spécialistes sont mieux payés — et il connaît par cœur l'annuaire de l'armée à laquelle il a jamais appartenu.

A ses côtés, travaille la « Cousine Marguerite » qui signe de ce modeste pseudonyme d'étincelantes chroniques de modes.



Et maintenant, vous connaissez tous ceux qui font les journaux... Ah ! pardon, j'oubliais le chroniqueur fantaisiste et son des-

sinsteur. Ces deux là sont toujours, bien entendu, des « as » véritables. En tout cas, n'attendez pas de moi que je vous en dise du mal.

Par Interim : NAVA PACRA.

## A Loos-en-Gohelle un obus explosa dans une cheminée DEUX BLESSES

L'autre soir, la Société ouvrière, dite des « 105 », du n° 12 des mines de Lens, à Loos-en-Gohelle, était mise en émoi par le bruit d'une formidable explosion.

Les maisons portant les numéros 14 et 16 de la rue Masséna sont occupées par des familles polonaises arrivées à Lens tout récemment : elles ont une cheminée commune donnant sur les cuisines. Vers quatre heures, alors que les habitants se disposaient à se mettre à table, une formidable explosion se produisit dans ladite cheminée, renversant les poêles et blessant plusieurs personnes. Mme Sp, 26 ans, fut relevée, portant de sérieuses contusions aux pieds et des brûlures sur tout le corps ; M. Posinszky porte une plaie assez large au cuir chevelu.

Cet accident est dû à l'explosion d'un obus qui, croit-on, se trouvait dans la meçonnerie. Le gendarmier a ouvert une enquête.

## L'honneur ne peut payer un match Carpentier-Siki

Paris, 4. — Le « Matin » annonce qu'il renonce à organiser le match Carpentier-Siki, ceux-ci n'acceptant plus de combattre pour l'honneur et un seul bénéfice des Laboratoires français.

## L'AME DU PEUPLE FLAMAND

Elle fut éprise d'indépendance, même au temps des « Opprimés »

« Nulle chose plus qu'une chanson ne révèle l'âme d'un peuple », a-t-on coutume de dire, et fort justement. La mentalité d'une race se révèle tout entière en sa façon de chanter. Tout cela nous fut développé de manière facile en une conférence très documentée qui nous fut donnée samedi soir en la salle Acolout, à Lille.

Et voyez ce que c'est, la plupart des chansons qui nous furent révélées en la circonstance par M. Verdier, professeur au Conservatoire de Gand, étaient précisément des chants datant du XVIe et du XVIIe siècles aux temps où les Flandres et les Pays-Bas subissaient la domination espagnole.

Quelques-uns, même, datent du 11e siècle où le farouche d'Albe faisait peser sur les populations soumises à son autorité, le poids d'une tyrannie dont le fanatisme religieux était la source.

Placé aux confins de trois civilisations, le Flamand épris d'indépendance sut résister à l'emprise étrangère. Envers et contre tous, malgré les exactions, malgré les massacres, il garda la noblesse de son libé arbitre, sauvegarda sa mentalité propre.

Ce peuple héroïque, dans ses chants populaires a le don du rythme et du lyrisme et nous aimons imaginer que c'est aux accents de quelques-uns de ces chants qui nous furent chantés samedi soir, qu'il fut, en maintes occasions, courir sus aux envahisseurs.

Remarquons, à la suite du conférencier, que ces chants répondent à un triple stade : 1° Chants Mystiques qui gardent pourtant un cachet flamand les mettant à la portée du peuple.

2° Légendes populaires nées soit au temps des Croisades, soit au temps de la Renaissance.

3° Rondes, danses et chants populaires, du XVIIIe et XVIIIe siècles. Quelques-uns de ces chants survivaient encore dans nos campagnes vers 1860.

Autrefois, ils étaient un réconfort dans les luttes que nos pères soutinrent, ils enflammèrent les courages.

Nous aimons nous représenter les vieux Flamands « courants » aux soldards espagnols du farouche duc d'Albe, entraînés et traités de rascur. Il pleura alors dans le gril romantique du critique théâtral. Ce lui-ci, long et chevelu, est un acteur dégonflé. Antien « quatrains » accessit » du Conservatoire, ancien comique, sans engagement parce que trop triste, il venge ses échecs et se ranconne par une sévérité implacable à l'égard des autres. Pour lui, les socialistes du « Français » sont ridicules, les artistes du boulevard sans culture, les amoniteurs, les écrivains : et il soupire : « Il fallait me voir dans « Ruy Blas » obillaut sincèrement qu'il n'a jamais joué ce rôle... qu'en rêve.

Puis, il y a la naïve des reporters. Les « témoins » de la rédaction appréhendent ces humbles. Ils ont tort. Ces laborieuses abeilles qui s'en vont butinant les nouvelles aux quatre coins de la ville sont les véritables artisans du journal. Ce sont eux qui rapportent ces drames émuants, ces crimes terrifiants, ces faits divers sensationnels, dont les lecteurs, et surtout les lectrices, sont si friands. Ils ne sont si solennels, ni pompiers, ni parfois même très littéraires. Ils sont, mieux que cela, alertes, vivants et leurs comptes-rendus éphémères, brillants et rapides contiennent souvent plus d'après vérité, d'émotion réelle ou d'ironie amère et désabusée que nombre de romans de cinq cents pages.

Et maintenant, vous connaissez tous ceux qui font les journaux... Ah ! pardon, j'oubliais le chroniqueur fantaisiste et son des-

sinsteur. Ces deux là sont toujours, bien entendu, des « as » véritables. En tout cas, n'attendez pas de moi que je vous en dise du mal.

## Le médecin de St-Quentin qui a agi ainsi sera poursuivi pour menaces de mort

Paris, 4. — Ce fut avant-hier une minute de grosse émotion dans ce paisible bureau de l'annexe du ministère des Régions Libérées, située 71, boulevard Pécire où, de coutume, ne retentissent guère que des plaintes modérées dans leur forme et justifiées dans leur fond.

En face du rédacteur accoutumé à de telles doléances, venait de se présenter un sinistré, médecin à Saint-Quentin qui réclamait, après d'innombrables démarches, le règlement de ses dommages de guerre, se montant à environ 20.000 francs, dont il avait un pressant besoin pour s'installer.

Il s'agit de l'employé une nouvelle lettre de mise à demeure et comme les précédentes, étaient restées sans réponse, il exigea un reçu. Le bureau se réjouit que ce n'était point l'usage et se cramponna au règlement.

Cette fin de non-recevoir provoqua chez le sinistré une crise de violence colérique et ce n'est que par une habile retraite de corps que l'infortuné fonctionnaire évita l'effraction lancée d'une main sûre et qui s'en alla briser une vitre. Mais le médecin, qui n'avait point calmé ce mécompte balistique, sortit de sa poche un revolver, geste qui, on le conçoit, porta un trouble extrême parmi les occupants déjà fort émus, du bureau.

Saisi et désarmé, le médecin qui, d'ailleurs retrouvait son calme, fut conduit au commissariat de police de la Plaine-Monceau, où M. Dupaux, tout en le laissant en liberté, lui dressa procès-verbal pour port d'arme prohibée et lui fit savoir qu'il sera poursuivi pour menaces de mort.

En avril, la classe 21 sera ou ne sera pas libérée

La classe 1921 sera-t-elle bientôt libérée ? On sait, qu'au ministère de la Guerre, fut répondu à ce question que le maintien de cette classe au-delà du 1er avril prochain, date de sa libération normale, n'était pas envisagé.

On ne peut encore conclure que la libération commencera bientôt, car si le maintien de la classe 1921 n'est pas envisagé, sa libération ne l'est pas davantage. Aucune indication dans ce sens n'a été donnée aux services du ministère de la Guerre.

Signalons que le député Vaillant-Couturier va poser au ministre de la Guerre cette question écrite : « Est-il exact que la classe libérable sera maintenue sous les drapeaux au-delà de son terme de service en raison des événements de la Ruhr et quelle sera, dans cette hypothèse, la durée du « rabot » imposé ? » D'autre part, on croit savoir que très prochainement, cette semaine, un Conseil des ministres prendra une décision sur la date de la libération.

Deux chauffeurs tués, un autre blessé, pendant une course

Marseille, 4. — La course de Côteau Camp, sur la route de Toulon, a été étreinte par deux accidents survenus à des courriers. Le premier, au coureur Sabatier, qui à mi-course, perdit la direction de sa moto et blessa légèrement un spectateur ; le coureur fut lui-même blessé à la tête et transporté à l'hôpital. Le deuxième, au coureur Grés, dont la voiture fit un tête-à-tête, puis capota. Grés et son mécanicien ont été tués.

La réinhumation des restes d'Olivier et d'Eugène Deguise

Une émouvante cérémonie a eu lieu à Flaugières près de Saint-Quentin.

Samedi soir, à deux heures, de l'après-midi, à Flaugières, arrondissement de Saint-Quentin, la réinhumation dans le caveau de famille, des restes de citoyens Olivier Deguise, député de l'Aisne, disparu dans les circonstances que nous avons relatées, et des restes de son père, M. Eugène Deguise, décédé à Frazé, des suites des privations endurées pendant la grande tourmente.

Une foule nombreuse et recueillie accompagna jusqu'à leur dernière demeure, ceux qui chacun dans leurs attributions, furent pour la population Flaugérienne, un soutien et un conseil.

M. Gris, conseiller général de l'Aisne, avait tenu à venir rendre un dernier hommage à son collègue et ami Olivier Deguise.

Le deuil était conduit par notre sympathique collaborateur, Jean Deguise, fils et petit-fils des défunts, et M. Gaillet-Datichy, leur cousin et neveu.

De nombreuses couronnes recouvraient les cercueils. Nous avons remarqué entre autres celles offertes par le Conseil municipal de Flaugières, des maîtres et élèves des écoles communales et une palme remise par la section de l'Union Nationale des Combattants de Flaugières et Douchy.

Au cimetière, des discours furent prononcés par MM. Wilbert, maire de la commune; Bonnet, président de la section de l'U. N. C. et André Venet, instituteur.

En trois jours, un Belge a commis quinze cambriolages

Dijon, 4. — On vient d'arrêter le nommé François Leclercq, 51 ans, né à Liège, qui, en l'espace de trois jours, avait commis neuf cambriolages à Dijon et six à Beaune.

Lire en 4e page : LE COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DE L'UNION DES SOCIETES DE SECOURS MUTUELS DU NORD.